

Les « bons » livres

De Chapais le censeur et des bonnes soeurs de Sainte-Anne au courtier Kattan et à Pivot la nonne

François Hébert

Volume 30, Number 3 (177), June 1988

Morales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60472ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1988). Les « bons » livres : de Chapais le censeur et des bonnes soeurs de Sainte-Anne au courtier Kattan et à Pivot la nonne. *Liberté*, 30(3), 19–27.

FRANÇOIS HÉBERT

LES «BONS» LIVRES

**De Chapais le censeur et des bonnes sœurs de Sainte-Anne
au courtier Kattan et à Pivot la nonne**

Avez-vous lu la Corinne Rocheleau? Elle est née à Worcester en 1881; elle doit être morte aujourd'hui. Son récit *Hors de sa prison*, publié en 1927, marqua quelques bonnes sœurs. Selon le *Précis d'histoire littéraire* que les sœurs de Sainte-Anne publièrent à Lachine en 1928, *Hors de sa prison* «est un beau livre et une bonne action». De méchantes langues pourraient soupçonner nos sœurs de complaisance, l'auteur ayant étudié chez elles¹; voyons plutôt dans le sujet de son livre la raison de leur admiration.

Ludivine Lachance, Dieu l'aime, bien qu'elle n'ait pas de chance, ou pour cette raison même. Dieu, dirait-on, a fait exprès: elle est sourde, muette, aveugle et infirme; réputée idiote, elle est abandonnée; des sœurs la recueillent et l'éduquent et la conduisent à «la lumière de l'intelligence», hors de sa prison de chair. Édifiant, non? Mais les dés sont pipés: le destin de Ludivine Lachance était déjà contenu dans son nom; Dieu jouait dans son prénom et allait résoudre la contradiction qu'il y avait dans son patronyme entre le mot (la chance) et la chose (apparente, flagrante même, épouvantablement

1. «La jeune Corinne passa transitoirement (*sic*) par le pensionnat de Lachine, où trois de ses sœurs firent leur cours d'études (*sic*).» *Précis d'histoire littéraire*, Lachine, 1928, p. 331.

réelle: sa malchance). Elle gagnera le gros lot à la loterie des bonnes actions.

Qui est édifié par la vie de cette sainte moderne? Personne aujourd'hui, je le crains; l'affaire est cousue de fil blanc. Le nom de la pauvre Corinne Rocheleau, pourtant si bien intentionnée, disparaîtra à tout jamais des histoires et anthologies de notre littérature.

Un «beau» livre et une «bonne» action, promulguèrent les sœurs de Sainte-Anne. Elles se trompaient sûrement sur le premier point; croyaient-elles que d'avoir raison sur le second (le cas échéant!) les autorisait à trouver le livre «beau»²? Mais avaient-elles vraiment raison sur le second point? Sans doute, vu que le livre vantait la charité chrétienne, donnait un émouvant exemple, incitait à l'imitation du Crucifié par le truchement de cette immolée. La vie de Ludivine Lachance, extrême pauvre, cadrerait bien dans le tableau d'un catholicisme masochiste où les frustrés de toutes sortes trouvaient leur revanche au Ciel; mais in illo tempore, les pauvres commençaient déjà à entendre l'appel aux *prolétaires* (unissez-vous!³), et surtout l'autre, l'appel à la *vie*, à la *liberté* et au *bonheur*, qu'allaient nous chanter sur tous les tons les politiques et publicistes américains. D'où le rappel à l'ordre que constitue le livre de Rocheleau et le jugement des sœurs. Propagande réactionnaire: le bon peuple menaçait d'être séduit par l'exemple de Lorenzo Surprenant dans *Maria Chapdelaine* et d'arriver en ville; or la ville est vile et porte en elle, comme une fille, tous les microbes moraux. Comme on ne peut la sup-

2. L'usage n'a-t-il pas évolué qui nous suggère de qualifier de «bon» plutôt que de «beau» un livre dont nous admirons les mérites esthétiques, comme si l'efficacité d'un livre était devenue l'aune à laquelle on mesurerait sa valeur? Meilleur sera le livre qui agit sur soi. Toutefois, dans le mot *bon* appliqué à un livre, la référence morale (au Bien) a disparu; ou alors, elle est, comme dirait l'autre, refoulée; et que le livre agisse, cela suffit. En cela, les livres que les personnages de Réjean Ducharme appellent «sexuels» réussissent très bien, ou les livres d'horreur et autres, tous ceux-là en somme que les sœurs de Sainte-Anne eussent honnis.

3. De Moscou à Berlin, on s'unirait en effet.

primer, on se fouettera plutôt que de succomber, comme certains saints. Cela donne des enfants pauvrement constitués; Ludivine est l'un d'eux.

Mais si un livre n'est pas «beau», puis-je suggérer, il ne peut être «bon» (au sens de *sain*). Un lac sans rive ou une rive sans lac, voilà ce qu'est un livre informe; rien, en un mot. La force d'une œuvre est dans sa forme, aussi vrai que l'âme est dans le corps. Ou vice versa. Cela est faux du reste; c'est plutôt le corps qui est dans l'âme. Cependant, ceci est également faux... Évidemment, parler ainsi de l'œuvre en faisant appel aux notions de l'âme et du corps, cela rappelle mon origine chrétienne; dès lors, ma langue est celle d'un *croyant*, ou de ce qui en reste, avant d'être celle, utopique, d'un *critique*; en effet, comment trouverais-je, et où, des mots différents, parfaitement neufs et abstraits pour traiter de l'œuvre littéraire? Bien sûr, tout dépend de ce que j'entends par *âme* et par *corps*... Toujours est-il que si on admet que le *Hors de sa prison* de Corinne Rocheleau est un livre formellement raté, esthétiquement dépourvu, on devrait être gêné d'avancer qu'il aura constitué «une bonne action». Il en fut au contraire, malheureusement, une mauvaise, affirmera l'esthète pour qui un mauvais livre est une mauvaise action. La forme est le casse-tête du moraliste.

Mais tout livre qui est «beau» est-il «bon»? Que non! Bien que cela arrive: l'impiété baudelairienne ne fut-elle pas salutaire? Et pareillement purgatifs les croisades d'Ubu, les mystères de Nadja, les dégoûts de Roquentin? Parce qu'elles avaient du mordant, ces œuvres changèrent les mœurs, ou signalèrent que les mœurs changeaient, témoignèrent des temps qui changeaient. Iconoclastes au départ, ces œuvres forment aujourd'hui les bien pensants, définissent les bonnes mœurs. Elles n'étaient pas faites précisément pour cela, mais leur forme achevée a permis cette métamorphose; elles nous enseignent encore quelque chose. Elles formaient des «révolutionnaires»; elles engraisent aujourd'hui diverses académies; au moins, elles demeurent vives. Comme quoi, peut-être, le Beau est au Bon ce que l'Un est au Multiple, du moins dans une idéologie de l'art pour l'art; bien sûr, le Beau bouge aussi

et il arrive qu'il tombe dans les oubliettes, une sorte de retour de manivelle actionné par ce qu'on pourrait appeler la *morale esthétique*, celle-ci faisant et défaisant les paramètres du Beau. Et puis, il se peut encore que les œuvres de Baudelaire et compagnie, nous les étiquetions comme «belles» précisément parce qu'elles nous paraissent être (ou avoir été) «bonnes», bonnes dans les différentes acceptions contemporaines de cet adjectif, bien entendu, non au sens des sœurs de Sainte-Anne. La morale, c'est selon; l'esthétique aussi. Le Beau et le Bon sont subjectifs; il y a toujours une morale derrière une esthétique, et une esthétique derrière une morale.

En tout cas, si nos bonnes sœurs avaient une morale établie, nous, aujourd'hui, nous pataugeons dans l'incertitude. La morale, *c'est nos mœurs*, ni plus ni moins, bonnes ou pas. Avec des règles encore, bien sûr, mais hétérogènes: définies par l'individu, protestantisme oblige; et par la famille encore, et la société, et divers courants, de fond comme la «modernité», *whatever*, ou de surface comme les modes, paravents de nos abîmes. Règles tacites, mobiles et souvent conflictuelles qui expliquent la fortune des feuilletons télévisés, ceux-ci s'appliquant à les démêler, ces règles, par le truchement de personnages polarisés et fortement allégorisés (le sincère, l'hypocrite; le vieux, le jeune; le patron, l'employé; le fidèle, l'adultère; le macho, la tapette...).

Quoi qu'il en soit, si les sœurs de Sainte-Anne défendaient les livres qu'elles estimaient bons, d'autres, dans la même tradition, auront fustigé les mauvais livres, c'est-à-dire ceux qui «attaquent la religion ou les bonnes mœurs» et qui, particulièrement, «traitent de choses lascives ou obscènes, les racontent ou les enseignent (ou) enseignent ou recommandent la superstition de quelque genre que ce soit, les sortilèges, la divination, l'évocation des esprits et autres choses semblables (ou) prétendent établir la licéité du duel, du suicide ou du divorce»⁴. Tous ces livres-là seront mis à l'Index.

4. J.B. Vittrant, s.j., *Théologie morale*, Beauchesne, Paris, 1941, pp. 323-330.

Il y a des exceptions, casuistique oblige. Certains livres néfastes seront permis «à cause de l'élégance et la propriété du style à ceux-là seulement qu'excusent les devoirs de leur charge et de leur enseignement». Le père Vittrant ne définit pas plus précisément ce que c'est, un «beau» livre; il se contente de cette allusion à son «style», sorte de varathane susceptible de donner éclat et durée à un contenu qui, lui, peut être bon ou mauvais. Féru en matière de *contenus*, notre jésuite, je l'imagine tout à son obsession apologétique, voire inquisitoriale et répressive, et donc gravement obtus en matière d'*art*, comme aujourd'hui un communiste ou un rédacteur de messages publicitaires ou un ministre des affaires (*sic*) culturelles. L'anti-jésuite serait l'admirateur de Céline, de son style, et qui blanchirait l'auteur de son antisémitisme. Il est vrai que le temps calme les ardeurs morales: dans les *Mille et une nuits*, les chrétiens sont traités de chiens, de porcs, de singes et j'en passe; ces contes sont certainement, au sens canadien de l'adjectif, anticonstitutionnels.

Bourdaloue, autre jésuite, était nettement plus radical: la plupart des «beaux» livres devraient être proscrits: «Lire, & s'arrêter, en lisant, à la beauté du style, & à la pureté de la page, c'est prendre le change, & s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits»⁵. Science ou botanique, cette morale a la dent dure. On trouverait de tels jugements dans toutes les règles religieuses, je crois bien. Les franciscains estiment que «l'art véritable ne saurait être indépendant de la loi morale». Parfois, on stigmatisera un *genre*. Le théâtre par exemple: exhibitionniste par définition et donc pas très catholique. Pourtant, l'art baroque! C'est que le théâtre se sera infiltré dans la religion, comme l'inverse au temps des passions et des mystères. Et le roman, pardi! Dans un commentaire de 1913 sur la règle du Tiers-Ordre, on fait remarquer que la plupart «des feuilletons et romans sont entachés sinon d'impiété et d'impureté du moins de l'esprit pervers du monde, et que

5. Bourdaloue, *Retraite spirituelle à l'usage des communautés religieuses*, chez les Libraires associés, Paris, 1753, p. 354.

même la lecture assidue des bons romans ne paraît pas inoffensive, en ce qu'elle accoutume à vivre d'émotions factices et de sentiments imaginaires»⁶. Il est vrai que de telles mises en garde n'ont plus aucun impact sur le contemporain qui se délecte dans la lecture de Stephen King et dans la contemplation des vices et vertus télévisés.

Il n'y a pas si longtemps pourtant, sir Thomas Chapais stigmatisait les livres immoraux, irréligieux, trompeurs, dissolvants, corrupteurs, «véhicules de microbes plus redoutables que ceux de ces maladies au vol sinistre dont l'ombre seule fait trembler les peuples». Plus précisément: «romans licencieux, poésies sensualistes, comédies fortement décollées (on voit que le sexe l'énerve), œuvres de critique sophistique ou d'histoire fantaisiste (...) La mentalité canadienne, conclut-il, est en train de se dénaturer.» Le chat est sorti du sac: la littérature doit être patriotique. Comme ce sir, un monseigneur préconisera pour les écrivains le service littéraire obligatoire⁷. Dieu, langue, patrie: pendant des générations, on ne pensera qu'à ça.

Jusqu'à ce qu'un Gaston Miron instaure un nouveau rapport, et qu'on n'a peut-être pas encore bien saisi, entre le souci de la forme et la quête morale. Auparavant, les terroiristes (Groulx, Savard,...) avaient le monopole du contenu et s'y empêtraient, tandis que les exotistes (Nelligan, Dugas, Paul-Marie Lapointe...) se pavanaient dans la forme et s'y évaporaient. Miron a le génie de donner du contenu à la forme et forme à un contenu; aussi son œuvre arrive-t-elle à un équilibre qui emporte l'adhésion de l'esthète et du militant à la fois, à un équilibre qui est aussi une sorte de folie, d'acrobatie insensée, de survol du vide. Ainsi cette œuvre est en même

6. *Manuel du Tiers-Ordre de saint François*, les Pères franciscains, Montréal, 1913, p. 102.

7. «Notre littérature en service national», in Camille Roy, *Études et croquis* («Pour faire mieux aimer la Patrie»), Louis Carrier et Cie, Montréal et New York, 1928.

temps «bonne» et «belle». En quoi belle et bonne à quoi? Mais le charme et l'efficacité de la poésie de Miron ne viennent-ils pas de l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de répondre avec précision à cette interrogation?

La morale catholique a fait son temps, n'est-ce pas l'évidence? On ne jeûne plus le vendredi. On ne sait plus à quel saint se vouer; d'ailleurs, il n'y a plus de saints, il y a plutôt des vedettes, des «artistes» du sport et des communications, du cinéma. Nous ne sommes plus au monde; nous assistons à sa représentation. Voici le temps *des* morales, de l'hétéroclite, des confusions, des contradictions. On peut regretter l'ancien temps; on ne le ressuscitera pas. Le catholicisme n'est plus notre *foi*; c'est notre héritage. Désormais, on *cite* Dieu.

Quand une piété a fait son temps, quand une foi s'est sclérosée dans un dogme, l'impiété n'est-elle pas de mise? Alors la vie et la morale sont du côté du diable. Il faut prier ce dernier. Si toutefois celui-ci reste trop longtemps sur les lieux du crime qui le définit, il doit être chassé à son tour par de plus «pures» entités; et ainsi de suite. Voilà ma morale. Elle est louche et je m'en félicite. Sa constance, c'est de varier. Elle est triste et j'en ris. Elle est amoral, immoral, c'est selon. Elle est à géométrie variable. Les temps sont à ça, aux girouettes sagaces. Que je me dis. Et vous?

Bon, la morale n'est plus ce qu'elle était; mais il y a encore des «bonnes sœurs»! Le Bien n'est pas caduc; il a seulement changé de propriétaires. Aujourd'hui, la morale est éclectique. Dans une esthétique de la *jouissance*, les «bons» livres sont ceux que chacun aime. Lisez les critiques: pour Jean Lemoyne, c'est les livres anglais; Jean Larose, les essais récemment parus à Paris; Jean Paré, ceux de New York; pour Jean Éthier-Blais et Jean Basile, on ne sait trop quels livres; pour Jean Royer, on sait assez lesquels.

Certes, il existe encore des genres pieux, hérités de formes anciennes dévoyées, dont voici quelques exemples: 1) les quotidiens et périodiques, nouveaux bréviaires, qui contiennent les sermons des curés actuels, les éditorialistes, qui veulent notre bien à tous; 2) les livres journalistiques, recueils de

chroniques, sortes d'exercices vaguement spirituels⁸ et carrément profanes et qui passent pour de la pensée parce qu'ils se situent un cran au-dessus de la populace (Lise Bissonnette, Lysiane Gagnon); 3) les biographies ou autobiographies des saints contemporains (Simone Signoret, René Lévesque, Lise Payette, Claude Charron); 4) les itinéraires édifiants, nouveaux pèlerinages, genre *Comment j'ai vaincu mon cancer* (ou *mon alcoolisme*), *Comment j'ai accepté mon sida* (ou *celui de mon conjoint*), *Comment je suis mort dignement*, etc.

Avant, il y avait l'Index; maintenant, les livres sont pour ainsi dire indexés au coût de la vie. Ils sont commerciaux, ou ne sont guère. Dans une morale quantitative, celle du plus grand nombre, plus votre livre se vend, plus on en parle ici et là; plus on en parle, plus il se vend. Il acquiert *de isto facto* une aura qui autorise son auteur à parader devant les caméras et à donner son opinion sur tout et sur rien. Il est reçu à l'émission *Apostrophes*; il devient riche et célèbre. Songeons que des bonnes sœurs de Lachine à monsieur Bernard Pivot, nonne du popolo, il n'y a qu'un tout petit pas. La morale n'est plus la même? Au moins elle est sauve!

En fait, chacun ne défend plus que ses intérêts, comme la sociologie des institutions nous le démontre à satiété depuis quelques années. Ceux du Canada par exemple, le Conseil des arts s'en charge; cet organisme BCBG donne prix et bourses et subventions, autant de *nihil obstat* sous forme de chèques aux auteurs, éditeurs, associations, périodiques⁹ «méritants». Méritants? Les critères sont nombreux, connus ou discutables (d'où les jurys) ou occultes, comme dans toute théologie morale; dans celle-ci, il s'agit essentiellement de nous prouver à nous-mêmes (et au monde entier, accessoirement) que nous avons une culture, une littérature. Ce doit être que la question se pose.

8. Songeons à la distance qui, dans ce mot, sépare un ascète comme Ignace de Loyola d'un histrion comme Pierre Foglia!

9. *Liberté* reçoit environ 35 000\$ annuellement.

Finies les bondieuseries! Pourvu que nous ayons une littérature! Peu importe laquelle: on subventionne un Guy Lafond et un Denis Vanier, etc. Pourvu que les apparences soient sauvées! Qu'il y ait de plus en plus de livres canadiens (ce sont eux, les *bons*) sur les rayons des librairies! Aussi des pelotons d'écrivailleurs sont-ils encouragés à poursuivre, sans aucune *autre* raison, leur œuvre. Faire nombre, voilà le but. La «qualité» qu'on promet officiellement en découlera-t-elle? On peut en douter. Quantitative, la morale de nos fonctionnaires est axée, dans son intention profonde, sur l'*augmentation* de notre littérature; et dans ses méthodes, sur la *proportionnalité* des fonds octroyés (à l'est, à l'ouest; aux anglophones, aux francophones; aux hommes, aux femmes; aux réactionnaires, aux modernistes; aux romanciers, aux poètes; etc.) C'est comme à la Bourse: monsieur Naïm Kattan est un courtier qui achète beaucoup de *blue chips* (et quelques actions risquées, mais rarement), et spéculé avec ses jurys sur la valeur ascendante ou descendante de tel auteur, de telle maison d'édition, de telle association, de telle manifestation. Il gagne, il perd; il n'est pas payé à la commission.

Comme à la Bourse, il faudra de la psychologie, car tout est affaire de confiance. Il faut persuader le peuple de la santé de *Littérature & Cie*, société quelque peu désuète et vaguement anonyme, à capital relativement élevé, à but plus ou moins lucratif et à responsabilité extrêmement limitée.

Un «beau» livre, un «bon» livre, personne ne sait *vraiment* à quoi ça ressemble. Certains écrivent des livres précisément pour le savoir. Ils ne le sauront jamais. Des professeurs sont toujours disponibles pour rassurer ceux qui ont peur du noir.